

François Salès

L'ENTERREMENT

L'ENTERREMENT

Pour raconter ce que je m'apprête à raconter il faudrait être un écrivain. Un bon écrivain ce serait encore mieux. Malheureusement je ne suis que le neveu de tonton Machin.

Mais si je ne dis rien de cette histoire, alors personne d'autre ne le fera. Ils sont tous bien trop veules pour ça. Je suis donc bien tenu de m'y coller.

Voilà : la semaine dernière, un jour ouvré en fin d'après-midi, eu lieu l'enterrement de tonton Machin. Je sais bien qu'il n'est pas correct d'écrire « tonton Machin » et qu'il conviendrait de l'appeler par son nom, mais ce nom personnellement je ne l'ai jamais connu. Je ne pense pas être le seul et je ne serais pas surpris que sa propre mère ait fini par l'oublier elle-même, car tout le monde l'appelait ainsi : tonton Machin. Je suppose que monsieur le curé, ou bien un croquemort, aura prononcé son nom à un moment ou un autre de la cérémonie, mais soit je n'écoutais pas, soit l'émotion a tout effacé.

C'était un enterrement comme un autre, tout-à-fait commun, avec le genre de casting qui convient à ce type d'affaire : beaucoup d'oncles et tantes, c'est-à-dire ceux qu'on nomme ainsi « oncles », « tantes » et leurs

dérivés « grands-oncles », « grands-tantes », « neveux », « petits-neveux », dont au demeurant personne ne sait très exactement de qui ils sont les oncles, tantes et petits-neveux, mais qui constituent le gros de la troupe ; ensuite les frères et sœurs du défunt, bien sûr, et sa mère encore, présente physiquement faute de l'être par l'esprit ; rajoutons un curé, lié de près ou de loin à l'histoire de la famille, et puis quelques personnes si âgées et d'autres si jeunes qu'il eut été héroïque d'établir les liens de parentés qui les avaient conduit jusque là. Et enfin un quarteron de lambdas, dans lequel je m'inclus, dont nul n'aurait pu prédire ou justifier la présence.

Peu importe. Il n'y a rien de spécial à signaler sur cet enterrement. C'est-à-dire, rien jusqu'à un certain point ; je veux dire jusqu'à un certain événement. Or cet événement eut lieu très tôt. Pour ainsi dire avant que tout commence.

*

Apparemment un enterrement, peu ou prou, se déroule ainsi :

Pour commencer vous avez dans les hôpitaux des salles à l'esthétique oppressante. On y a visé de toute évidence une neutralité sans borne combinée à une offre maximale de

recueillement. Ces deux objectifs incompatibles offrent un résultat d'un mauvais goût incriticuable. Là-dedans on parque la famille et il faut se recueillir. En général personne ne parle. Puis on ôte le couvercle du cercueil et ceux qui le souhaitent ont un dernier regard pour le mort. Ensuite le cercueil est définitivement fermé et on le charge sur la voiture corbillard. Il y a un convoi jusqu'au crématorium. La crémation est en général le souhait du défunt. Dans le cas de tonton Machin je suis prêt à parier que le prix, de vingt à trente pour cent inférieur à celui d'une inhumation traditionnelle, constitue le véritable ressort spirituel de ce choix. Le crématorium offre à nouveau une salle horriblement carrelée dans un esprit de spiritualité, mais plus vaste qu'à l'hôpital. Des discours y sont prononcés, il peut y avoir des cérémonies religieuses et de la musique. Pendant la crémation, qui dure une heure trente environ, plus ou moins selon la corpulence du mort, les condoléances sont prononcées dans une autre salle de décoration plus standard. Les personnes de forte corpulence offrant donc une surface de compassion plus grande.

En général c'est comme ça. Mais je ne suis pas non plus un spécialiste. Pour tonton Machin c'était prévu ainsi.

On nous fit donc entrer dans la salle de l'hôpital. Le cercueil, posé sur de simples tréteaux et flanqué de deux croquemorts impeccables, trônait sur un espace surélevé de quelques marches. Quand il fut jugé que tous ceux qui devaient être là étaient là, on ferma la porte. Le résultat était que nous nous trouvions plutôt à l'étroit. Il y eut alors une assez longue attente. Il était impossible de savoir ce que l'on pouvait bien attendre, mais il n'y eut bien sûr aucune manifestation d'agacement. C'est l'élégance des enterrements que de ne marquer aucune impatience. Naturellement.

Puis, sans que rien n'en révéla la nécessité soudaine, les deux croquemorts avancèrent comme un seul homme. Ils levèrent lentement le couvercle du cercueil et le posèrent verticalement contre le mur du fond, avec une grande sûreté de geste. L'un des deux croquemorts s'avança sur le côté du cercueil, fit un geste de la main droite en direction de la famille, un geste d'invitation, et se pencha vers le mort. Il eut alors une inspiration violente et bloquée, qui pourrait offrir de puissantes descriptions littéraires à qui en aurait les moyens. Mais ces moyens je ne les ai pas, je l'ai déjà dit, je ne suis qu'un simple neveu. Du reste le lecteur se figurera assez bien la chose par lui-même d'ici quelques lignes, lorsqu'il en connaîtra la raison.

Le croquemort recula alors d'un pas et se figea. Une tante, ou plus vraisemblablement une sœur, s'approcha du cercueil et se pencha au-dessus du visage de tonton Machin. Elle hurla alors un mot étrange, « Seidieu ! » ou quelque chose d'approchant, et éclata en sanglots.

Alors tous nous nous élançâmes vers le cercueil. Tonton Machin était allongé, les mains fermées sur son crucifix, l'œil ouvert et la respiration calme : vivant !

*

Dans l'existence on peut choisir de ne s'étonner de rien, ou bien de tout. C'est égal, les deux fonctionnent. Faut-il s'étonner que l'on déclare morte une personne qui ne l'est pas ? Faut-il s'étonner qu'on aille jusqu'à la mettre en bière ? Faut-il s'étonner que cette dite personne, ayant retrouvé ses esprits, demeure benoitement enfermée dans son cercueil, sans protester ? Le bon sens indiquerait que oui. Mais nous devons nous méfier du bon sens qui, si on l'interroge, nous persuadera, de nos jours encore, que la terre est plate et que le soleil lui tourne autour. Un vivant, tranquillement installé dans un cercueil et qui ne bronche pas, est une chose certes doublement peu commune, mais l'incompétence est si répandue en ce bas monde, et la docilité si encouragée, qu'à mon

avis il ne faut s'étonner ni de l'un, ni de l'autre. Et si l'affaire en était restée là je n'aurais sûrement pas pris la peine de la rapporter.

Mais ce qui suivit, oui, voilà qui frappe d'étonnement !

Normalement, si l'on peut s'exprimer ainsi, une personne qui a égaré son portefeuille éprouve une grande joie lorsqu'il le retrouve, une joie évidemment bien supérieure à celle qu'il aurait connue en le trouvant du premier coup dans la poche de son veston. On doit supposer que la chose sera décuplée dans le cas où, par extraordinaire, le portefeuille s'avèrerait être un oncle ! Or ce n'est pas du tout ce qui se produisit avec tonton Machin.

*

Il était maintenant assis tout droit dans son cercueil. Le cercle familial s'était élargit autant que le permettait la taille de la salle et l'on servait de l'eau à la tante qui était plus vraisemblablement une sœur. Et personne, pas plus moi que les autres, ne songeait à faire descendre tonton Machin de sa dernière demeure.

A partir de là les évènements se bousculèrent dans une grande confusion. Je serais incapable d'en estimer la durée, mais il est évident que ce ne fut pas très long. Bien sûr le mieux serait d'arriver à reconstituer l'enchaînement exact des actions et des

paroles, afin de donner à sentir la progression hystérique de la tension, de permettre d'analyser une causalité qui, pour irrationnelle qu'elle fut, possède sans aucun doute une cohérence respectable, et encore plein d'autres choses passionnantes pour le psychologue. Malheureusement je ne m'en sens pas capable, ni techniquement, ni émotionnellement. Au minimum je peux assurer que tout ce qui suit a bien eu lieu, les paroles ont été prononcées, les actes accomplis, tels que je les rapporte avec un scrupule pointilleux dont je peux justement m'enorgueillir. Bien sûr de nombreuses autres paroles ont été prononcées que je ne rapporterai pas. D'abord je n'ai pas tout entendu, ensuite dans ce que j'ai entendu je n'ai certes pas envie de tout rapporter.

Ce qui suit suffira. Largement.

- Oncle 1 : Mais qu'est-ce que tu fais là ? T'es pas mort ?

- Tonton Machin : Je ne crois pas, non. Vous faites quoi ?

- Un aïeule : Qu'est-ce qu'il se passe ?

- La fille de l'aïeule : Rien maman, rien...

- Oncle 1 : On fait quoi ! Il est marrant lui ! Ben on t'enterre, tiens ! Maintenant si tu nous dit que t'es pas mort, évidemment ça change tout !

- Tonton Machin : Ben, je ne sais pas. Je ne veux pas déranger. Mais en tout cas je ne suis pas mort, non.

- Une cousine (pour elle-même) : Il a toujours été bizarre, mais là quand même c'est le pompon !

- Oncle 2 : Ecoute, tu l'as eu cet accident, hein ? Alors si ça se trouve t'es mort, et t'en sais rien. Crever c'est comme cocu, on est toujours le dernier prévenu.

- Femme de l'oncle 2 : Ecoute arrête un peu, tu vois bien qu'il est vivant, à la fin ça devient ridicule !

- Oncle 2 : Il est vivant ! Il est vivant ! Ah ouais ! Il est vivant ! Et ben s'il est vivant alors moi j'ai posé un jour de congés pour rien ! Et c'est qui qui va me le rembourser ? Hein ? C'est lui peut-être ! Ben non, personne, comme d'habitude je me fais baiser ! Parce que si tu veux moi mes jours de congés j'ai pas vraiment l'habitude de les passer dans les crématorium ! J'ai quand quand même mieux à faire !

- Quelqu'un au fond de la salle : Fermez la porte à clé !

- Monsieur le curé : Voyons, laissons cet homme respirer, et permettons-lui de s'exprimer. Alors mon ami, que se passe-t-il ?

- Tonton Machin : Mais il ne se passe rien. Je pense qu'il ne se passe rien. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais y aller.

- Monsieur le curé : Ecoutez cher ami, il s'agit de votre enterrement tout de même. Ce n'est pas anodin. C'est un événement majeur dans une vie. Si notre Seigneur vous a rappelé à lui, il a ses raisons. Bien sûr que nous avons besoin de vous. Plus que jamais. Vous percevez bien que votre attitude perturbe la cérémonie ?

- Une cousine : C'est sûr qu'avant qu'il se réveille c'était peut-être pas gai, mais au moins c'était normal.

- Une tante (à sa voisine) : C'est pas nouveau, à chaque fois qu'il a touché quelque chose il a réussi à le foutre en l'air ! L'année dernière j'y ai prêté mon aspirateur, quand il me l'a rendu il crachait à l'envers !

- Un aïeule : Qu'est-ce qu'il se passe ?

- La fille de l'aïeule : Rien maman, ça va s'arranger.

- Monsieur le curé : Expliquez-vous mon brave.

- Tonton Machin : J'ai fait une chute à vélo.

- Oncle 1 : Ah voilà ! Donc y a pas « rien » !

- Monsieur le curé : Et après ?

- Tonton Machin : Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. J'étais chez moi.

- Une autre tante : C'est pénible à la fin ! C'est long surtout !

Alors tonton Machin se mit accroupi dans le cercueil et entreprit d'en descendre, ce qui n'alla pas sans peine, car l'équilibre sur les

tréteaux était très précaire, du fait sans doute que personne n'avait anticipé que le mort déciderait de s'en aller par ses propres moyens.

Tonton Machin était désormais debout près du cercueil, les bras ballants. En contrebas face à lui était massée la famille. Derrière lui, comme deux gardes du corps, les croquemorts fixaient le sol d'un regard vide. C'était un instant que ma bonne éducation me bornera à qualifier de pesant.

Soudain il y eut un petit mouvement de foule. Un mouvement confus avec de petits cris étouffés. Tout le monde s'accorde à dire que tonton Machin chercha à se précipiter sur le cercueil dans l'optique évidente de le basculer de ses tréteaux et de le fracasser au sol. « Bas les pattes ! » ont crié les croquemorts, et ils ont donné des coups d'épaules depuis le haut des marches. Comme le gros des oncles, des tantes, des nièces et des neveux s'était précipité à la suite de tonton Machin il y eut une espèce de carambolage. On entendit distinctement une voix de femme glapir « A la niche ! » et un oncle crier « Merde à la fin ! ».

Puis, très curieusement, comme par enchantement, tout le monde redescendit des marches et on laissa tonton Machin étendu sur le sol. Son front avait donné sur les marches et un filé de sang coulait doucement de son oreille.

« Grand-oncle, grand-oncle ! » murmurait-on de tous côtés, « Grand-oncle ! Allez-y ! ». Et un grand-oncle, qui avait été médecin dans le temps, s'approcha du corps de tonton Machin.

- Grand-oncle : Il est mort.

- Un petit-neveu : Encore !

Et il éclata en sanglots, suivi par la moitié de l'assistance.

Et parmi les pleurs tout le monde entendit, assez distinctement, une voix sourde qui maugréa : « C'est pas trop tôt ». Mais cette voix, personne ne la reconnut.

Alors deux oncles prirent tonton Machin, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, et le redépôtèrent péniblement dans le cercueil. Une tante arrangea sa tenue et replaça le crucifix entre ses mains. Il y eut un silence d'une longueur gênante, qu'un étranger pénétrant dans la pièce eut interprété sans l'ombre d'un doute comme le signe d'un profond recueillement.

Puis, avec un professionnalisme retrouvé et sans le moindre regard entre eux, les deux croquemorts se dirigèrent de concert vers le couvercle demeuré contre le mur, s'en saisirent, le placèrent sur le cercueil, et le vissèrent définitivement.

La suite ce n'est pas la peine de la raconter, car tout se déroula normalement.

Oullins, juillet 2017